

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène FLORNOY

La Société de Saint Vincent de Paul

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 231-236

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Société de Saint Vincent de Paul

Pour débiter dans l'action sociale, Ozanam fonda les conférences de Saint Vincent de Paul.

Nous sommes peu disposés aujourd'hui, en voyant l'humble confrère de Saint Vincent de Paul porter à domicile des bons de pain, à considérer cet acte de charité si modestement accompli comme un acte social qui, à son heure première, étonna et demanda quelque énergie de volonté. Sans doute la visite des pauvres et la distribution de l'aumône sont aussi anciennes que les préceptes évangéliques. Mais que des hommes du monde se groupent pour créer un contact fréquent et périodique entre les riches et les pauvres, qu'ils considèrent cet apostolat comme une vocation durable qui ne doit connaître ni la fatigue ni le découragement, qu'ils se soutiennent eux-mêmes, par des prières et des réunions communes ; qu'ils constituent une sorte de tiers-ordre de la charité : cela est nouveau, du moins depuis que les antiques confréries charitables du Moyen-Age ont disparu. Cela était pour étonner le siècle qui ne connaissait guère que l'assistance officielle ou les élans passagers de la générosité individuelle.

Le type même de la Société de Saint Vincent de Paul était donc une innovation. Mais la pensée surtout du fondateur avait une singulière portée. On ne saurait assez le redire, et peut-être quelques catholiques l'ont-ils trop oublié : Ozanam chercha dans la distribution des secours à domicile un motif *d'entre-vue* entre gens appartenant à des classes différentes. Il voulait l'assistance matérielle ; il souhaitait bien plus encore la substitution de la confiance et même

de l'affection à la défiance et à la haine qui séparaient les possédants et les déshérités. Le don manuel était un *prétexte* ; l'apostolat social le but.

Ozanam l'a dit, il rêvait d'action :

« Nous sommes trop jeunes, écrivait-il en 1834, pour intervenir dans la lutte sociale. Restons-nous donc *inertes* au milieu du monde qui souffre et qui gémit ? Non, il nous est ouvert une voie préparatoire : avant de faire le bien public nous pouvons essayer de faire le bien de quelques-uns ; avant de régénérer la France, nous pouvons soulager quelques-uns de ses pauvres. Aussi je voudrais que tous les jeunes gens de tête et de cœur s'unissent pour quelque œuvre charitable, et qu'il se formât par tout le pays une vaste association généreuse pour le soulagement des classes populaires.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce soulagement ne devait pas s'adresser à la seule souffrance physique. Ainsi Ozanam aimait à faire des conférences devant des ouvriers réunis en diverses associations ; nous ne dirons pas qu'il savait abaisser son talent d'orateur pour ces auditoires populaires, mais il le variait avec une sorte de tendresse paternelle et lui donna un éclat particulier. Il avait la passion de tenir commerce intellectuel et moral avec l'âme populaire. Ainsi encore il encourageait énergiquement tel de ses amis qui avait organisé un cercle pour les soldats ou des cours professionnels ; il lançait un vaste pétitionnement en faveur du repos dominical. Pour entrer dans la mansarde du souffrant, il offrait le *bon* de l'assistance, mais aussitôt il se mettait en quête du besoin moral.

Lorsqu'il visita l'Exposition universelle de Londres, il se détournait de l'admiration pour l'extériorité des choses et se hâtait, chrétien et social, d'enquêter... dans les caves où s'entassaient d'infortunés Irlandais : alors il pouvait reprocher à son ami Ampère de trop louer l'Angleterre et d'oublier les Irlandais. Résumant

les impressions rapportées de ce voyage en Angleterre, il négligeait tout ce qui, beau, grand et puissant, l'avait séduit, mais il peignait avec la précision de l'étude les horreurs secrètes du Londres voué à la mendicité : il jetait ces horreurs à la face de la nation triomphante. Au milieu de la splendeur, son cœur s'était de suite tourné vers les misérables ; son esprit avait scruté les causes d'un état social qui opposait tant de souffrances à tant de richesse. Il accusait le protestantisme et ne se consolait qu'en entendant les protestants appeler avec dédain le Cardinal Wiseman : « *l'Evêque des mendiants* », en constatant aussi que, grâce aux catholiques, *l'aumône et la parole qui rend l'aumône douce et honorable*, descendent dans ces tristes réduits.

« Il me semblait toujours, écrivait-il à son frère, voir au seuil de l'Exposition le démon qui transporta Notre-Seigneur sur la montagne, et qui disait encore : « Je vous donnerai tout cela si, vous prosternant, vous m'adorez. » Puis, ce qui semble un signe de réprobation, c'est que ces richesses ne servent pas, au bout du compte, à rendre meilleur le sort de l'humanité, le sort du plus grand nombre. C'est que la ville la plus riche de l'univers est aussi celle qui traite le plus rudement ses pauvres... J'ai visité, avec un membre de la Société de Saint-Vincent de Paul, quelques-uns de ces réduits, et j'ai su qu'il fallait aux Anglais beaucoup de vertu et de courage pour secourir personnellement ces affreuses misères, non qu'ils soient avares de leur argent, mais dans ce pays aristocratique, le contact de l'indigent souille et compromet. On ne recevrait pas la monnaie d'un cocher, s'il ne la pliait dans du papier. Comment se résoudre à presser la main d'un mendiant irlandais ? Cependant nos confrères de Saint-Vincent de Paul ont su vaincre les préjugés de leur naissance, ils font beaucoup de bien et c'est avec joie que j'ai passé une soirée au milieu d'eux. »

Et à un autre correspondant :

« Quel mépris du pauvre ! On loue les Anglais de respecter les lois, et ils ne respectent pas l'homme. Il faut être catholique,

il faut être fervent, il faut être héroïque dans ce pays-là, pour aller voir un indigent et lui tendre la main. On vante leur application à conserver les traditions, et ils foulent aux pieds la seule tradition qui soit d'origine divine. »

En revanche, quand il voit à Pise et à Florence, le peuple fréquenter les églises et se trouver comme chez soi dans le lieu saint, il se réjouit à ce rappel des premiers temps chrétiens :

« A la différence de notre France, on voit ici, même aux jours d'œuvre, les autels entourés non de *gens comme il faut*, mais d'artisans, de cochers, de paysans et de femmes de la Halle, avec lesquels il faut se coudoyer si l'on veut s'asseoir sur les bancs qui remplacent les chaises. J'ai presque tous les jours la messe de onze heures : Saint-Simon l'appellerait la *Messe de la canaille*. »

Cette fusion chrétienne des différentes classes lui tient particulièrement au cœur en ce qui concerne les membres de la Société de Saint-Vincent de Paul. Parlant des sept fondations de la Société, qu'il visita à Livourne, à Pise, et dans la région, il remarque avec gaieté :

« N'allez pas vous représenter de graves et froides assemblées de vieux paroissiens en bonnet de soie noire. Non qu'on proscrive les vieux, mais je vois avec plaisir beaucoup de jeunes gens, étudiants, employés de commerce, fils de grandes familles, coudoyant quelque professeur de l'Université ou le marchand drapier du coin... »

Lorsqu'il insiste près du Père Pendola, directeur d'un collège, pour la création d'une Société de Saint-Vincent de Paul à Sienne, il s'écrie :

« Vous avez des enfants riches. O mon père, l'utile leçon pour fortifier les cœurs amollis, le bienfaisant spectacle de leur montrer des pauvres, de leur montrer Notre-Seigneur Jésus-Christ non seulement dans les images peintes par les plus grands maîtres ou sur des autels éclatants d'or et de lumière, mais de leur montrer Jésus-Christ et ses plaies dans la personne des pauvres ! Nous avons souvent parlé de la faiblesse, de la

frivolité, de la nullité des hommes même chrétiens dans la noblesse de France et d'Italie. Mais je m'assure qu'ils sont ainsi, parce qu'une chose a manqué à leur éducation. Il y a une chose qu'on ne leur a pas enseignée, une chose qu'ils ne connaissent que de nom et qu'il faut avoir vu souffrir aux autres pour apprendre à la souffrir quand elle viendra tôt ou tard. Cette chose, c'est la douleur, c'est la privation, c'est le besoin... Il faut que ces jeunes seigneurs sachent ce qu'est la faim, la soif, le dénuement d'un grenier. Il faut qu'ils voient des misérables, des enfants malades, des enfants en pleurs. Il faut qu'ils les voient et qu'ils les aiment. Ou cette vue réveillera quelque battement dans leur cœur, ou cette génération est perdue. Mais il ne faut jamais croire à la mort d'une jeune âme chrétienne. Elle n'est pas morte, mais elle dort. »

Comment de pareils accents, si forts, par la philosophie morale, si émouvants par la tendresse de cœur, ne rencontrèrent-ils pas toujours d'immédiates adhésions ? Cependant, il en fut ainsi. Et le fondateur, en présence des critiques et des oppositions que rencontra la société de Saint-Vincent de Paul, pourtant si humble, si large de programme et si facile d'accès, confiait à son ami Lallier :

« Notre société n'a pas cessé d'être l'objet des vexations de beaucoup de laïques : gros bonnets de l'orthodoxie, Pères du Concile en fracs et en pantalons à sous-pieds... qui font de leur opinion politique un treizième article du symbole, qui s'approprient les œuvres de charité comme leur chose et disent, en se mettant modestement à la place de Notre-Seigneur : « Qui-conque n'est pas avec nous est contre nous. »

Ozanam, s'il s'égayait de ces résistances outreuidantes et les combattait, en excusait cependant le motif. Sans doute, il se rencontrait quelque vanité blessée, quelque prétention à réaliser seuls le bien, chez ces hommes qui ne voulaient pas faire place à de nouveaux frères ; mais il y avait aussi la terreur de toute innovation, la pensée — justifiée — que, sous l'apparence de la plus modeste visite charitable, une

tendance sociale se manifestait qui donnait aux esprits une orientation nouvelle. Ces craintes démontrent mieux que toute apologie la portée de l'œuvre d'Ozanam. On ne s'y trompait pas : on percevait par delà la simplicité de l'acte, la nature du but proposé.

Peut-être même cette timidité, cette défiance que l'ont connu aux heures premières, n'ont-elles pas disparu, après cependant une longue expérience, alors que les événements ont répété leur impérieux enseignement ; seulement, aujourd'hui, ce sont des membres de la société de Saint-Vincent de Paul qui redoutent toute modification aux traditions extérieures de l'œuvre, qui s'effrayent à la pensée que l'on pourrait « aller trop loin » dans la voie de l'apostolat populaire inauguré par Ozanam.

Peu importe l'audace des uns ou la pusillanimité des autres : l'esprit de Saint-Vincent de Paul et d'Ozanam suffit à tous. Il veut le soulagement de la souffrance, la fraternité des âmes, et c'est la base de toute action populaire. De ces principes, chacun tire des applications variées, tout en maintenant la forme essentielle de la société, ou en les complétant par des associations nées de son esprit.

Eugène FLORNOY.